



HAL
open science

La représentation du Souabe danubien dans la presse roumaine post-totalitaire

Silvia Aulagnon

► **To cite this version:**

Silvia Aulagnon. La représentation du Souabe danubien dans la presse roumaine post-totalitaire. Germanica, Université de Lille, 2018, 62, pp.57-73. 10.4000/germanica.4413 . hal-03587570

HAL Id: hal-03587570

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03587570>

Submitted on 24 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La représentation du Souabe danubien dans la presse roumaine post-totalitaire

De l'échange culturel au transfert identitaire

Die Darstellung des Donauschwaben in der post-totalitären rumänischen Presse.

Vom Kulturaustausch zum Identitätstransfer

The representation of Danubian Souabes in the post-totalitarian Rumanian press. From cultural transfer to transfer identity.

Silvia Aulagnon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/4413>

DOI : 10.4000/germanica.4413

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 31 juillet 2018

Pagination : 57-73

ISBN : 9782913857414

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Silvia Aulagnon, « La représentation du Souabe danubien dans la presse roumaine post-totalitaire », *Germanica* [En ligne], 62 | 2018, mis en ligne le 31 juillet 2020, consulté le 15 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/4413> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.4413>

La représentation du Souabe danubien dans la presse roumaine post-totalitaire

De l'échange culturel au transfert identitaire

Silvia AULAGNON

*Université de Lorraine (Metz) / Université
Jean Monnet (Saint-Étienne)*

La transfiguration de la presse écrite roumaine contemporaine

Un examen attentif de la nouvelle presse écrite roumaine nous révèle que la révolution de décembre 1989¹ a représenté pour les *mass media* roumains un moment d'une importance cruciale : la transmission des premiers produits non-censurés et non-conformistes de l'ère post-dictatoriale. L'effondrement du régime communiste a donné le signal de libération de la presse tout entière des servitudes imposées et auto-imposées, dont la censure, l'auto-censure et la langue de bois systématiques et omniprésentes, ainsi que le passage d'un système centralisé et coercitif à un système décentralisé libre.

1. — Il s'agit des événements du 22 décembre 1989, faisant suite à la chute du Mur de Berlin et du Rideau de Fer en place en Europe de l'Est, dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, marquant l'effondrement du régime dictatorial du couple Nicolae et Elena Ceausescu.

Dans les faits, les années suivant ce tournant socio-politique et historique majeur enregistrent une diversification de la presse écrite, caractérisée par une croissance sensible des thématiques abordées, des titres, des tirages. Ce phénomène met en lumière d'une part le besoin vital des journalistes d'écrire enfin libérés des chaînes de la censure, et d'autre part celui des lecteurs de s'ouvrir à de nouveaux types d'idées et d'information. C'est ainsi que l'on pourra constater un « véritable boom » médiatique², la presse écrite étant celle qui se développera le plus rapidement, donnant naissance à plus d'un millier de publications nouvelles, tant au niveau national que local et régional. L'une des tâches les plus complexes, que la nouvelle presse écrite apprit pratiquement « en marche », fut l'information réelle du public quant au nouveau système politique qu'était la démocratie. Le problème qui se posait désormais avec le plus d'acuité était le chemin que la Roumanie devait emprunter sur le plan économique, social et politique, nécessairement celui de la restructuration du système, cristallisant pour la première fois des opinions des plus diverses et contradictoires.

Soulignons d'emblée que l'une des grandes transformations de la presse écrite concerne, sans aucun doute, la liberté d'aborder des thèmes occultés pendant le régime totalitaire.

À cet égard, la nouvelle presse écrite roumaine nous apparaît sensiblement transfigurée, car il s'agit d'une mue spectaculaire eu égard à la presse de l'ancien régime, ayant longtemps fait figure d'appareil de propagande du Parti unique, de son idéologie exclusive et sans partage. Elle s'assigne un rôle décisif dans la nouvelle société émergente, s'ériquant presque en une sorte « d'instance juridique », témoignant d'une volonté à plus d'un titre polyphonique. Dans le cas précis que nous avons choisi, il s'agit, d'une part, de relayer et divulguer une réalité effective – celle de l'hétérogénéité linguistique et culturelle, historique et consubstantielle à la nation roumaine, réifiée par la présence d'une *diversité ethnique* considérable au sein de cette dernière. D'autre part, de rétablir cette *diversité* dans ses droits historiques – celui de la reconnaissance et de la conscientisation au niveau sociétal, celui de la visibilité et de la possibilité d'expression littéraire et artistique. Par ce positionnement, la nouvelle presse écrite s'inscrit dans la continuité d'une pensée complexe contemporaine, se plaçant aux antipodes d'une conception monolithique et ethnocentriste des sociétés, ayant nourri les nations en général, notamment l'ordre établi par l'ancien régime roumain révolu. Ainsi semble-t-elle s'inscrire d'entrée de jeu dans une nouvelle perspective, selon laquelle l'hétérogénéité (*en l'occurrence sociétale*) constitue la norme, alors que l'homogénéité ne serait rien d'autre qu'une construc-

2. — Stela Giurgeanu, « 25 ans de presse libre », [http://dilemaveche.ro/sectiune/societate/articol/25-ani-presa-libera], consulté le 1^{er} janvier 2016.

tion volontaire, aboutissant à la destruction de la pensée par le dogmatisme, du religieux par les fondamentalismes/intégrismes et du politique par le totalitarisme³.

C'est dans la foulée de cette démarche que l'un des premiers phénomènes de la société roumaine post-totalitaire – celui de l'abandon et de la désertification des villages allemands (saxons et souabes) de Roumanie tout au long de la deuxième moitié du xx^e siècle, au profit d'un retour de leurs populations vers les pays d'origine – trouvera enfin écho dans la nouvelle presse écrite.

Ce phénomène fut vécu comme un processus résolument douloureux, voire déchirant par la société roumaine en son intégralité. Aussi le désir se manifesta-t-il très tôt de dresser le bilan de la présence plusieurs fois séculaire de cette communauté souabe aux côtés de la « majorité » roumaine : un facteur de stabilité et d'équilibre au sein de la nation roumaine, et une contribution civilisatrice que personne ne pourrait plus, dès lors, contester⁴.

Ainsi a-t-on vu apparaître, jour après jour depuis plus d'un quart de siècle, des articles faisant état de l'origine de la présence, entre autres minorités ethniques, des Souabes danubiens sur le sol banatais⁵, des articles s'arrêtant longuement sur des données aussi méconnues que les territoires de provenance de ces communautés⁶, sur les conditions de leur arrivée et installation dans le Banat, leurs coutumes et traditions, leur statut de bâtisseurs et détenteurs d'un savoir-faire agricole, artisanal et ouvrier avancé. Mais aussi sur les vicissitudes de l'histoire et les avanies subies par cette minorité notamment après la fin de la Seconde Guerre mondiale (déportations en Sibérie par l'URSS, déplacements dans la plaine aride du Bărăgan par le régime communiste roumain, confiscation de leurs biens, etc.), jusqu'à leur exil provoqué, conditionné, voire monnayé aux pires moments du régime communiste.

3. — Martine Abdallah-Pretceille, *Métamorphoses de l'identité*, Paris, Economica, 2006, p. 49.

4. — A. Mogoș, I. M. Danciu, « Culture journalistique et mutations sociales en Roumanie au début du troisième millénaire (2000-2010) », *Transylvanian Review* 20 (4), 2011, p. 139-145.

5. — Cette présence lorraine en terre banataise remonte à la colonisation initiée par les Habsbourg au xviii^e siècle, à l'issue de la guerre austro-turque, mettant fin à 150 ans de domination ottomane au Banat ; les trois vagues de colonisation initiées à l'époque sont connues dans l'histoire sous le nom de colonisation « caroline », « thérésienne » et « Joséphine », selon les noms des trois empereurs se trouvant à leur origine : Charles VI, Marie-Thérèse et Joseph II.

6. — Les Souabes danubiens seront originaires en priorité des rives gauches du Rhin et de la Moselle : le Palatinat, la Saxe, la Hesse, la Bavière, le Wurtemberg, mais aussi l'Alsace, la Lorraine et le Luxembourg.

La présente analyse repose sur une recherche précédente⁷, réalisée sur un corpus de 28 fragments extraits de 10 articles parus dans 6 journaux et revues de la presse écrite roumaine de la période 2004-2016 : ils ont été sélectionnés selon un principe qualitatif, celui de la richesse informative, de l'originalité et de la pertinence des éléments apportés concernant la thématique évoquée.

Pour la présente contribution, nous avons choisi un corpus de six extraits (que nous avons traduits du roumain en français), tirés de trois articles parus dans trois journaux, dont un quotidien national (*L'Événement du jour*), un hebdomadaire régional (*Timpolis*) et une revue culturelle mensuelle (*Orizont*). Nous examinerons ainsi trois cas distincts emblématiques des exemples trouvés dans la presse écrite contemporaine relatifs à la perception et à la représentation de la diversité souabe dans ses rapports d'échanges et de transferts culturels avec le reste de la nation roumaine, notamment à travers le filtre de l'existence :

1° de personnalités complexes au sein de la mosaïque ethnolinguistique et culturelle constitutive du Banat, évoluant avec aisance autant dans une sphère linguistique que dans une autre, de véritables acteurs sociaux plurilingues ;

2° d'un réel statut de bi-culturalité, dans le contexte du plaidoyer de la presse écrite en faveur de la revendication et de l'intégration au sein de la culture roumaine des artistes ainsi dits biculturels ;

3° de certains cas de « transfert identitaire », montrant que des acteurs sociaux appartenant de fait à la communauté souabe germanophone intégreront, de gré ou de force, selon les circonstances (et selon des stratégies identitaires), l'aire ethnolinguistique hongroise.

La valorisation des Souabes danubiens comme acteurs plurilingues

Le fragment qui suit, tiré d'un journal régional soucieux de laisser le champ libre à l'expression des différentes minorités linguistiques et culturelles du Banat, montre un plaidoyer pour une cause quasi perdue : les langues de la diaspora (en l'occurrence la diaspora souabe) en danger de mort.

7. — Il s'agit d'un mémoire relevant d'une approche sociolinguistique (2016) portant sur le sujet *Images et représentations des minorités linguistiques et culturelles dans la presse roumaine post-totalitaire – Le cas des Lorrains émigrés au Banat au XVIII^e siècle*, Mémoire de Master 2 en Didactique des langues et des cultures, à l'Université Jean Monnet de Saint-Étienne.

Extrait n°1

Suite à une discussion avec une collègue du journal *Banater Zeitung* autour des langues qui meurent, autour du passé, celui sur lequel je voudrais écrire est Karl Franz Szelhegyi-Windberger, photographe et homme de plume ayant lié son nom à des publications hongroises et allemandes du Banat. Il l'a fait par le truchement de ses photographies, qu'il réalise sans relâche depuis 77 ans, mais aussi par les articles qu'il a signés. Et, chose probablement encore plus remarquable, Herr Windberger a également signé des articles de journal dans le *parler* des Allemands de Reșița⁸, qui ne parlent ni l'allemand littéraire ni le souabe, mais parlent au contraire leur propre dialecte, leur rappelant la Styrie⁹, dont sont originaires leurs ancêtres. Des livres dans ce dialecte, on en avait déjà écrit, mais ils sont très peu nombreux. En revanche, pour ce qui est des articles de journal, tout au moins durant ces dernières décennies, il n'y avait que ceux de Herr Windberger – alors que désormais, il n'y en a plus¹⁰. [...] (1)

« Avis à la population. Ceci est notre dernier cri avant le silence éternel ». Je ne sais pas si au dernier article signé par Herr Windberger à la page « Die Pipatsch » du journal *Banater Zeitung* on avait rattaché, dans un petit coin de sa rubrique de 3 500 signes, un appel de ce genre, qui dise signifier le silence éternel, j'ai oublié de poser la question. Mais ce qui est certain, c'est que le silence est arrivé. Si personne n'ose plus publier des livres écrits dans la langue des Allemands de Reșița, sa variante écrite se sera à jamais évanouie. Puis, un certain temps après, ce sera au tour de la langue elle-même de disparaître... (2)¹⁰

Le propos de cet article est de retracer le portrait de l'une des figures de la presse en langue locale (en l'occurrence, la presse en langue allemande) de Timișoara, figure longtemps restée dans l'ombre ; la problématisation en apparaît dès le paratexte, notamment dans le titre, nous suggérant un lien étroit entre le métier de l'interviewé et une langue minorée dont la présentation suivra dans le cotexte.

Le seul nom de celui qui est présenté comme un « homme de plume » est révélateur de cette *identité fluide (ouverte)* caractéristique des acteurs sociaux de la région du Banat, pouvant endosser, en fonction des circonstances, une identité nouvelle, dévoilée notamment par son patronyme/hétéronyme affiché. Les deux patronymes, le hongrois et l'allemand, ont les mêmes signifiés en hongrois et en allemand : « vent » et « montagne », comme les deux facettes d'une seule et même indivi-

8. — Reșița (Reschitz), ville du Banat dans laquelle s'installèrent, en 1776, 70 familles allemandes. En 1930, il y avait plus de 10 000 Allemands, alors qu'en 2011 il n'y restait qu'un peu plus d'un millier.

9. — La Styrie, région appartenant à l'Autriche, a pour capitale la ville de Graz.

10. — Ramona Băluțescu, « Le Photographe et le parler qui disparaît », *Timpolis*, 15 mars 2012. Ce journal bi-hebdomadaire voit le jour dès la fin 1989 à Timișoara.

dualité, dans un permanent jeu de miroirs. L'acte de discours faisant découvrir la double activité du photoreporter, mise au service, sans distinction, des publications allemandes mais également hongroises, est révélateur d'un plurilinguisme réel de ce représentant des minorités historiques, ainsi que des interactions culturelles se déployant dans cet espace multiculturel à part. La notion de *bi/plurilinguisme* renvoie ici à la définition esquissée par François Grosjean¹¹ : l'utilisation, par un même acteur social, dans la vie de tous les jours, de deux ou plusieurs *langues* ou *dialectes*, à l'oral *ou* à l'écrit, à des niveaux divers de compétence dans chacune d'entre elles.

La problématisation apparaît dès la toute première unité de phrase : « Suite à une discussion avec une collègue du journal *Banater Zeitung* autour des langues qui meurent, autour du passé [...] ». L'énoncé embrayé par le déictique temporel « suite à une discussion » laisse entrevoir la volonté d'aller plus loin, de donner un prolongement à cette discussion à bâtons rompus. Le scripteur de ce texte se sent fondamentalement concerné par *les langues et parlars* existants et véhiculés dans le contexte spatio-culturel du Banat. C'est un fait inexistant dans la presse écrite roumaine communiste et un véritable début dans la nouvelle presse écrite, à plus forte raison s'agissant de *variations* de langues normalisées (mises encore en avant par l'État ethnocentriste roumain), mais un début attestant l'existence d'un réel intérêt interculturel, en l'occurrence pour la langue de l'Autre, au sein du microcosme pluriethnique/plurilingue banatais. En énonçant l'objet de la discussion évoquée (« le passé »), le scripteur précise qu'il y va du sort des langues (*variations*) en perte massive de locuteurs, ce qu'il appelle « les langues qui meurent », « mourir » étant un modalisateur d'évaluation appréciative très fort dans ce contexte. L'énonciateur vise ici à tirer un signal d'alarme autant qu'à rendre compte de la vitalité d'une langue qui n'est pas la sienne, en perte de vitesse, conditionnée par la *vitalité* même de la communauté (qui n'est pas non plus celle d'appartenance du scripteur) qui l'utilise. Il s'agit là de l'expression d'un mouvement d'*empathie* à la fois cognitive et affective¹² telle qu'elle a été définie dans la théorie de l'esprit, en tant que l'empathie est un puissant moyen de communication interindividuelle. On remarque par ailleurs l'appellation utilisée par le scripteur pour désigner la langue minorée : un « parler » ou un « dialecte », dont il fait la présentation par un discours à visée explicative/informative ; commencé par une anaphore pronominale pour évoquer les Allemands de Reșița, « ils », et terminé par une énoncia-

11. — François Grosjean, *Parler plusieurs langues. Le monde des bilingues*, Paris, Albin Michel, 2015.

12. — Jean Decety, « Neurosciences : les mécanismes de l'empathie », *Sciences humaines* n°150, 2004, p. 57.

tion polyphonique de négation et d'identification : ils « ne parlent ni l'allemand littéraire ni le souabe, mais parlent au contraire leur propre dialecte, leur rappelant la Styrie, dont sont originaires leurs ancêtres ». La deuxième partie de cette unité de phrase a pour vocation d'informer l'énonciateur de l'origine de ces Allemands (Souabes) installés près de la ville de Reșița, mais aussi d'identifier précisément le dialecte véhiculé.

Un acte énonciateur d'information fait savoir à son destinataire que « des livres dans ce dialecte, on en avait déjà écrit, mais ils sont très peu nombreux », justement pour souligner l'originalité et le mérite de son invité d'honneur, par un discours polyphonique de concession modalisé par l'adverbe « déjà », mais aussi par le connecteur « en revanche », introduisant une idée de restriction (« tout au moins durant ces dernières décennies ») : « En revanche, pour ce qui est des articles de journal, tout au moins durant ces dernières décennies, il y avait uniquement ceux de Herr Windberger [...] ». Un discours d'information embrayé par les déictiques temporels « les dernières décennies », mis en opposition avec « maintenant » par le biais du connecteur « alors que » (« alors que désormais il n'y en a plus du tout »), arrive à point nommé comme pour mieux souligner les ravages occasionnés par le passage du temps et préfigurer ce qu'il évoquera plus loin dans le cotexte, *la dévitalisation d'une communauté ethno-sociolinguistique*¹³, une nouvelle image corrélatrice à la minorité souabe, conjointe à celle de *l'acteur social plurilingue*. À remarquer le lexème « Herr » visant un double mouvement d'évaluation appréciative de la part du scripteur/énonciateur : manifester son estime envers son invité, tout en lui faisant la faveur et la politesse de lui exprimer dans sa langue maternelle.

Si, dans ce premier extrait d'article, nous avons pu assister à une volonté de signaler *l'existence* et la *présence* de langues locales, régionales, usitées par une minorité d'acteurs sociaux (1), et leur identification expresse (2), nous serons désormais les témoins d'un véritable plaidoyer pour ces langues menacées d'*extinction*¹⁴. Une langue serait donc *éteinte* dans le cas de la disparition des locuteurs de naissance, mais également des utilisateurs ayant une « compétence native » supposant une connaissance complète, une capacité d'usage spontané, la langue servant d'instrument de communication dans toutes circonstances. La situation des Souabes banatais originaires de Styrie correspondrait donc

13. — Par communauté ethno-sociolinguistique, nous entendons la communauté dépassant largement un groupe de gens ayant la même langue, ou un ensemble d'individus se revendiquant, se voulant, se pensant d'une même communauté linguistique par la langue, surtout par l'appartenance à un groupe social (quelles que soient ses pratiques linguistiques), lequel se définit par la construction d'une identité ethno-socioculturelle. Cf. Jean-Louis Calvet, *La Sociolinguistique*, Paris, PUF, 1993, p. 86.

14. — Claude Hagège, *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 87-88.

à la situation évoquée par Claude Hagège, selon laquelle les locuteurs d'une langue se trouvent dans un lieu d'immigration (diaspora), où cette communauté déplacée la conserve encore au sein d'un environnement bi/plurilingue, en situation de diglossie¹⁵. La langue s'éteignant donc par manque de locuteurs dans ce contexte-là, il s'agira d'un cas d'*extinction en diaspora* – par opposition à *l'extinction in situ*, dans la situation des locuteurs se trouvant dans l'espace d'origine et usant de leur langue comme d'un *patrimoine autochtone*¹⁶. Dans le cas évoqué dans cet extrait, il s'agit d'une possible extinction annoncée du parler de Styrie, d'abord par *précarisation*¹⁷. En revanche, on parlera d'une extinction par *obsolescence* lorsque la langue sera utilisée à des degrés variables, selon les situations, par des « sous-usagers », ne possédant pas une « compétence native »¹⁸.

Quoi qu'il en soit, il nous apparaît que la disparition annoncée du parler des Souabes styriens pourrait être due à l'action de toutes ces causes conjuguées, auxquelles viendront s'adjoindre les causes politiques, les aménagements linguistiques ayant mené à « l'immolation de certaines langues sur l'autel de l'État »¹⁹, selon l'expression un peu forte du linguiste, visant les assimilations forcées, les déplacements de populations, les déportations, ayant eu raison, à travers le temps, de la vitalité de ces dernières.

Le plaidoyer pour l'intégration des artistes biculturels à la sphère culturelle roumaine

Dans la partie qui suit, nous nous intéresserons au profil biculturel d'une partie des Souabes, ainsi qu'au traitement du phénomène de bi-culturalité au sein de la société roumaine, et à sa perception par la nouvelle presse écrite roumaine. Nous nous reportons, pour la notion de *bi-culturalité*, à la définition énoncée par François Grosjean²⁰ selon laquelle une personne devient biculturelle lorsqu'elle noue des contacts avec deux cultures différentes dans lesquelles elle doit vivre au moins en partie, de par son appartenance à une famille biculturelle ou à une

15. — La diglossie désigne l'état dans lequel se trouvent deux variétés linguistiques coexistant sur un territoire donné et ayant, pour des motifs historiques et politiques, des statuts et des fonctions sociales distinctes, l'une étant représentée comme supérieure et l'autre inférieure au sein de la population. Les deux variétés peuvent être des dialectes d'une même langue ou bien appartenir à deux langues différentes. Cf. Jean-Louis Calvet, *La Guerre des langues*, Paris, Payot, 1997.

16. — Claude Hagège, *Halte à la mort des langues*, op. cit., p. 87-88.

17. — *Ibid.*, p. 91.

18. — *Ibid.*, p. 93.

19. — *Ibid.*, p. 131.

20. — François Grosjean, *Parler plusieurs langues*, op. cit., p. 172.

minorité culturelle, ou par l'émigration, comme c'est le cas des Souabes du Banat. Une condition pour accéder au statut de bi-culturalité serait la faculté d'adaptabilité de son comportement, de ses habitudes et de son langage, le cas échéant, mais surtout celle de combiner et de synthétiser des traits de chacune des cultures en présence²¹.

Dans les extraits suivants, nous présenterons un cas à part dans l'aire linguistico-culturelle roumaine, révélant la condition de l'écrivaine Prix Nobel 2009 Herta Müller, née au Banat de descendants de colons lorrains, ayant depuis toujours écrit son œuvre en allemand littéraire, et émigrée en Allemagne dans les années 1980 ; elle y poursuit son œuvre littéraire complexe par le biais de la même langue, mais surtout portée par les mêmes sources d'inspiration : son expérience vécue sur le territoire banatais, et la condition des membres de la communauté souabe sous le régime communiste de cette région roumaine.

Extrait n°2

En Allemagne, les voix mettant en exergue son altérité (son origine est-européenne, voire sa roumanité) ne sont pas rares, soit pour louer la fraîcheur de sa vision – qui parfois n'est rien d'autre qu'une autre appellation de l'exotisme –, soit pour critiquer son inaptitude à adhérer aux thématiques spécifiques de l'Allemagne et de la littérature allemande. Le seul attribut non contesté de son appartenance reste celui qui est régional qui, dans ce contexte précis, n'est pas subsumé à celui qui est national²².

Dans cet article, l'essayiste Radu Pavel Gheo (lui-même d'origine banataise) fait état de la difficulté de positionnement des critiques à l'égard de Herta Müller : l'impossibilité, et finalement le refus pur et simple de l'intégrer dans l'un ou l'autre des paysages littéraires de ses deux pays d'appartenance : la Roumanie, pays de sa naissance, et l'Allemagne, redevenue son pays d'accueil, sinon son nouveau pays « d'exil ».

Côté allemand, le scripteur/énonciateur de ce discours nous fait savoir, sur le mode discursif de la chronique/critique littéraire, la propension des critiques à mettre en exergue plutôt *la différence* de Herta Müller, de par son appartenance à l'ancien bloc de l'Est, la reléguant à sa seule origine roumaine. Aussi l'une des qualités essentielles de son écriture (« une fraîcheur de la vision »), unanimement reconnue dans le monde littéraire, se retrouve-t-elle vécue comme promptement rabaisée et réductrice car assimilée à l'« étrangéité », par une énonciation interprétative évaluative ; l'exotisme quant à lui est perçu dans ce contexte comme un qualificatif renvoyant encore davantage à une altérité distanciée, voire éloignée par rapport à l'aire géographico-culturelle

21. — *Ibid.*, p. 168-169.

22. — Radu Pavel Gheo, « L'Identité refusée de Herta Müller », *Orizont*, mai 2013, n°5 (1568), p. 14.

allemande ouest-européenne, et symbole d'une évaluation subtilement dépréciative.

Mais ce discours évoque conjointement un autre aspect de l'écriture de Herta Müller cristallisant les contestations des critiques allemands : la supposée inaptitude de l'auteure à adhérer aux thématiques épousant les centres d'intérêt allemands, ouest-européens, assertion elliptique derrière laquelle le co-énonciateur sous-entend : l'inadéquation due à la méconnaissance, voire à l'ignorance (si ce n'est le désintérêt ?) des réalités et des codes socio-culturels du pays d'accueil. Le scripteur, faisant le bilan des reproches adressés à la romancière, constate la relégation de l'écrivaine à sa seule identité régionale. Herta Müller, originaire du Banat, romancière de la condition des Allemands (Souabes) du Banat durant l'époque de Ceausescu, la seule qu'elle y ait vécue, nous apparaît comme « assignée à résidence » définitivement, aux yeux des critiques allemands, confinée dans l'espace géographique et culturel qui l'a vue naître, et reléguée à ses réalités – bien *régionales* – dont elle rend régulièrement compte dans son œuvre littéraire, ces réalités faisant obstacle à son accessibilité à une véritable dimension nationale.

Cette idée de la difficulté de classement et d'intégration d'une telle identité hybride ou métissée, cette condition de « Banataise » de Herta Müller, nous semble indissociable de son empreinte identitaire, dimension que l'auteure elle-même n'entend pas renier ou contester.

Extrait n°3

« À la maison c'était... autrefois, là-bas, en Roumanie ... » C'est ici que se révèle le drame existentiel de Herta Müller, qui est davantage qu'un drame identitaire, que son écriture ne cesse de tenter d'atténuer – chose dont la romancière est parfaitement consciente. Cette dernière décrit par le menu, en diverses occasions, cette obsession de la « patrie », d'un « chez soi » perdu, dont l'absence devient une présence obsessionnelle. (1)

« Cette imbécile de patrie te poursuit partout même si tu ne le veux pas, et te tourmente jusque là-bas, où tu es partie pour avoir la vie sauve. Souvent, dans mes déplacements à l'étranger, me revient à l'esprit la patrie comme mon "chez moi"... Dans ces moments-là, les larmes me viennent, car je me rends compte de la quantité de gens à ne jamais avoir été obligés de quitter leur patrie. » (2)²³

Dans ce nouvel extrait, le scripteur/énonciateur nous fait découvrir le dilemme de la romancière : la perte de la patrie natale, en l'occurrence le Banat, patrie que les retrouvailles avec le pays de ses origines ancestrales, l'Allemagne occidentale, n'ont su remplacer. Le mode discursif de l'événement commenté, à visée à la fois persuasive et de captation/

23. — Radu Pavel Gheo, « L'Identité refusée de Herta Müller », article cité.

séduction, pose ici comme actes de discours la problématisation et l'interprétation : la recherche des racines profondes des difficultés identitaires de l'écrivaine nobélisée. L'énonciation subjectivante du scripteur/énonciateur/critique littéraire intervient avec l'interprétation et le commentaire personnels de l'affirmation citée de l'écrivaine qui, pour lui, dévoilerait « le drame existentiel de Herta Müller », qu'il distingue du *drame identitaire*, réalisant ainsi une espèce de hiérarchisation de la souffrance. Il s'agit de la même attitude évaluatrice lorsque le scripteur fait de la tentative d'atténuation perpétuelle de ce drame l'essence même de l'écriture de la romancière insistant sur cette façon démultipliée de l'auteure de revenir sans cesse sur le syntagme « à la maison » et sur cette idée de « patrie perdue ». La citation textuelle (2) a pour rôle de nous faire connaître son sentiment personnel, sa propre définition de l'idée de « patrie », et nous fait percevoir un sentiment de révolte, trahi par l'adjectif modalisateur « imbécile », associée au substantif « patrie », ainsi que par le verbe « tourmenter », suggérant une action subie malgré soi et non maîtrisée par le sujet passif. On comprend à travers cette énonciation fortement modalisée l'existence d'un profond sentiment de détestation chez cette romancière, dont le véritable objet serait l'injuste division du monde en *privilegiés* (en l'occurrence, les individus bénéficiant et jouissant de leur patrie) et *défavorisés* (ceux contraints à l'exil, dépossédés de leur patrie, ou « dépatrés », selon le terme employé par Gwénola Sebaux²⁴), et l'immense regret, dépité, impuissant, de devoir faire partie malgré elle de cette dernière catégorie. C'est donc une nouvelle image que nous voyons se profiler ici en filigrane : l'image de l'exilée contre son gré, ainsi que sa totale impuissance face au destin lui étant réservé.

Cette idée d'*identité refusée*, voire de mise au ban de la société des lettres et des lettrés d'une telle personnalité marquée par la bi-culturalité se poursuit dans ce nouvel extrait :

Extrait n°4

Cette forme de repoussement – d'appartenance par le repoussement –, qui vise non pas un peuple, une culture, mais un régime politique, reste constamment présent tout le long de la carrière de Herta Müller, une écrivaine puissamment impliquée socialement, dont les idées contredisent les dogmes et les clichés communs et imposent (ou tout au moins

24. — Voir notamment Gwénola Sebaux, *(Post) colonisation – (Post) migration : ces Allemands entre Allemagne et Roumanie*, Paris, Le Manuscrit, 2015, et « Les Allemands du Banat : Fuite, émigration, éclatement d'une collectivité historique », in Carola Hähnel-Mesnard, Dominique Herbet (dir.), *Fuite et expulsion des Allemands, Transnationalité et représentations XIX^e-XX^e siècle*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2016, p. 315-324.

proposent) de nouvelles perspectives sur des idées communes, acceptées une fois pour toutes. [...]

Nous ajouterions ici, comme une réplique à l'unilatéralité du critère linguistique, appliqué systématiquement dans le cas des auteurs roumains écrivant dans d'autres langues, qu'une langue n'est pas la propriété d'une seule culture, et encore moins d'une seule culture nationale – surtout que la langue, comme la culture, d'ailleurs, est une réalité spirituelle plus ancienne que la réalité idéologique du concept de nation²⁵.

Ici, l'auteure est dépeinte comme une écrivaine impliquée dans le champ social, animée par une pensée tournant le dos aux stéréotypes et promotrice de visions novatrices du sens commun. Le scripteur met en exergue une constante de son œuvre littéraire : sa prédisposition à cibler et fustiger un pouvoir et une dictature, aucunement identifiables à un peuple ou à une culture (en l'occurrence la culture roumaine). Le discours subjectivant du scripteur/ énonciateur/critique littéraire conclut à l'inappropriation, mais aussi à l'iniquité de la prise en compte du seul critère linguistique appliqué aux écrivains roumains s'exprimant dans d'autres langues et frappés d'ostracisme. Il précisera même sa pensée par un acte de parole d'identification, rendant à la langue ses lettres de noblesse et lui conférant un statut de primauté sur l'idée de nation : « surtout que la langue, comme d'ailleurs la culture, est une réalité spirituelle bien plus ancienne que la réalité idéologique du concept de nation. » Ainsi le caractère polyphonique de ce discours de présupposition dénonce-t-il les représentations sociales les plus courantes selon lesquelles une langue est synonyme de « culture » ou de « nation », ainsi que le stéréotype de l'imposition de l'exclusivité du critère linguistique touchant les auteurs roumains d'expression littéraire étrangère.

Dans l'extrait suivant, le scripteur nous propose de répondre à la problématique posée précédemment : pourquoi est-il injuste que l'écrivaine Herta Müller soit exclue du paysage littéraire roumain contemporain ?

Extrait n°5

Pour conclure, il nous apparaît problématique – nous dirons même impossible – qu'une auteure pour laquelle la Roumanie, avec son histoire contorsionnée des dernières décennies de communisme, représente l'un des repères fondamentaux de son identité personnelle et de sa biographie traumatisée [...] ne soit pas incluse dans l'espace de la littérature roumaine, à cause du fait qu'elle écrit en langue allemande. (1)

Si nous pensons au fait que la thématique et les motifs définissant la création de Herta Müller (impossibles à dissocier de l'histoire et de la culture roumaines) sont utilisés dans des œuvres littéraires d'une grande

25. — Radu Pavel Gheo, « L'Identité refusée de Herta Müller », article cité.

force, leur conférant par là même un caractère universel – celui auquel aspire toute culture, fût-elle petite ou grande, par ses créations –, l'absurdité d'une pareille exclusion devient encore plus évidente²⁶. (2)

Les raisons invoquées par l'énonciateur dans son discours pour mettre un terme à l'anathème frappant l'écrivaine sont multiples : le poids extrême, déterminant, de la Roumanie dans la vie personnelle et littéraire de l'auteure (« l'un des repères fondamentaux de son identité personnelle et de sa biographie traumatisante »), mais aussi la récurrence des thèmes et motifs relatifs à ce pays dans ses romans et nouvelles.

Finalement, ces quelques extraits tirés de l'article « L'Identité refusée de Herta Müller » ont pour mérite de faire connaître au public lecteur, destinataire de ce discours, le drame existentiel de cette écrivaine, écartelée entre le pays de sa naissance et celui de ses lointains ancêtres, acculée, tout en gardant sa langue, son moyen d'expression littéraire, à l'abandon de la patrie, en tout cas de celle considérée comme telle, l'une ne pouvant nullement se substituer à l'autre. Si, pour les critiques roumains, la langue d'expression constitue un blocage à son intégration à la littérature « nationale », pour les Allemands, la même langue d'expression s'avérera insuffisante pour son rattachement au paysage littéraire allemand.

On voit bien ici la difficulté de définir, de déterminer une identité et de s'y rapporter, y compris sur le plan de la création artistique, dès lors que celle-ci se trouve métissée et enrichie de différents apports ethno-socio-linguistiques ; en raison précisément d'une certaine velléité d'exclusivité et de marginalisation manifestée par les représentants de chacune des deux cultures évoquées, la double appartenance, la bi- voire pluriculturalité nous apparaît dans ce contexte inconcevable et insurmontable. C'est par un fort mouvement d'empathie, condition première de tout échange culturel, que le scripteur de cet article tente de faire prendre conscience de l'absurdité d'un pareil positionnement, tout au moins à l'intérieur des frontières roumaines, et de contribuer à y remédier.

La mise en exergue du « transfert identitaire » des Souabes

Dans cette dernière partie de notre analyse, nous nous pencherons sur un aspect particulier de l'interculturalité, pouvant dans certains cas conduire à ce que nous sommes tentée d'appeler de véritables « transferts identitaires ». C'est dans la continuité de la notion de transfert culturel introduite par Michel Espagne que nous préconisons de nous placer, notion selon laquelle tout passage d'un objet culturel d'un contexte dans

26. — *Ibid.*

un autre a pour conséquence une transformation de son sens, une dynamique de resémantisation, qu'on ne peut pleinement reconnaître qu'en tenant compte des vecteurs historiques du passage²⁷. Toujours dans cette perspective, tous les groupes sociaux susceptibles de passer d'un espace national ou linguistique, ethnique ou religieux à l'autre peuvent être vecteurs de transferts culturels²⁸, ce qui est justement le cas de cette catégorie de Souabes dont nous allons parler ci-dessous.

Nous analyserons une séquence textuelle tirée d'un article destiné à attirer l'attention de l'énonciataire sur l'existence d'une communauté de Souabes, dans la région de Satu-Mare (au nord-ouest de la Roumanie), présentant une caractéristique intéressante : ils affichent une identité linguistique hongroise, mais revendiquent culturellement une appartenance à la tradition culturelle et religieuse souabe (et catholique, les Hongrois de Roumanie, quant à eux, appartenant en majeure partie à la confession protestante).

Extrait n°6

Ils ont l'identité allemande, mais ils parlent prioritairement le hongrois. Avant la guerre, ils étaient quelque 100 000. Il n'en reste à présent qu'un peu moins d'un tiers. [...] « Les miens parlaient entre eux le souabe, mais avec moi uniquement en hongrois ! », avoue Maria Naghi, la maire de Petrifeld. [...]

L'Assimilation par la population hongroise majoritaire dans la région est évidente dans le cas de la commune de Foeni. (1) « Ici, lors du recensement de 2002, 783 personnes se sont déclarées d'origine allemande, mais seules 15 ont déclaré l'allemand comme langue maternelle, les autres se retrouvant parmi celles qui ont déclaré comme langue maternelle le hongrois. [...] ».

(2) « En réalité, il y a plus de 30 000 Souabes dans le département de Satu-Mare ! Beaucoup se sont déclarés de nationalité hongroise. En parlant le hongrois, les Souabes ont presque perdu leur identité. Il leur reste le sérieux et la rigueur allemands [...] », raconte Stefan Keiser, le vice-président du Forum Démocrate Allemand, section Transylvanie du Nord²⁹.

Une formule d'accroche nous apprend l'existence d'une communauté de Souabes admirée en égale mesure par les Roumains et les Hongrois, à l'aide des adjectif / substantifs modalisateurs appréciatifs *estimés*, *rigueur/loyauté*.

27. — Michel Espagne, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres* [en ligne] 1/2013.

28. — *Ibid.*

29. — Anonyme, « Les Allemands qui parlent hongrois », *L'Événement du jour*, 23 juin 2006.

La perception de cette communauté annoncée d'entrée de jeu nous indique une dichotomie inhérente à leur profil identitaire entre leur identité *linguistique* et leur identité *culturelle*, car « ils ont une identité (culturelle) allemande, mais ils sont très nombreux à parler notamment le hongrois. » Les affirmations de la maire du village mixte souabo-hongrois de Petrifeld, rapportées en discours direct libre, viennent crédibiliser les propos avancés et les authentifier : « Les miens parlaient entre eux le souabe, mais avec moi uniquement le hongrois ! » ; le verbe modalisateur ajouté par la suite – « *avoue* Maria Naghi » – est là pour nous signifier qu'il s'agit d'une révélation dont nous sommes les destinataires privilégiés et en mesure d'inférer, par un discours d'implicite sémantique, l'appartenance de cet aveu à une sphère circonstancielle confidentielle et limitée. Le discours explicatif se fait jour pour souligner leur assimilation par les grandes minorités nationales.

Dans le fragment (1), le type d'énonciation embrayée par le déictique spatial « ici » attire l'attention du co-énonciateur sur la spécificité de *cet endroit* et de *cette communauté* en particulier, comme la formulation de l'information (« seules 15 ont déclaré la langue allemande comme langue maternelle ») laisse deviner, par un implicite sémantique, l'un des critères se trouvant à la base du recensement évoqué, la *langue maternelle* ; cette dernière est, pour nombre de ces acteurs sociaux, le hongrois, dans le contexte d'une population majoritairement hongroise et des mariages mixtes dont nous inférons qu'ils doivent être la règle dans ces villages mixtes. Les déclarations du vice-président du Forum Démocrate Allemand soulignent une fois de plus la force et l'importance de ce marqueur identitaire qu'est la langue.

En même temps, ces affirmations attirent l'attention de l'énonciataire sur le caractère d'invisibilité de cette communauté germanophone escamotée derrière une nouvelle identité, celle conférée par la pratique de la langue hongroise. Elles viennent s'ajouter aux précédentes informations dans le but de nous « détromper », de battre en brèche une représentation sociale largement répandue considérant ces acteurs sociaux comme des Hongrois ; l'expression « en réalité » est ici la marque de la présence d'un discours polyphonique de concession, nous faisant savoir que le nombre d'Allemands dépasse largement les chiffres des recensements et statistiques en tout genre. Une assertion à valeur de constat d'une très grande importance, « En parlant le hongrois, les Souabes ont quasiment perdu leur identité », est énoncée par ce membre représentatif de la communauté en question qui, en mettant un signe d'égalité entre langue et identité, nous laisse supposer la persistance de traces résiduelles de l'ancienne identité allemande de ces Souabes.

Notons au passage l'assimilation de cette communauté souabe non pas à la majorité roumaine dominante, comme il serait prévisible, mais à cette communauté villageoise d'origine hongroise dont elle partage

l'existence, par une sorte de vacillation de la filiation au profit d'une affiliation individualisée³⁰, témoignant d'un processus de négociation. En effet, l'on peut remarquer ici une rupture délibérée dans la chaîne de transmission intergénérationnelle de la langue maternelle, et désormais toutes les références identitaires sont porteuses d'une information ethno-sociolinguistique inattendue, l'individu pouvant se révéler ou se dissimuler, contrariant les attentes identitaires, son identité étant utilisée comme un déguisement social ou personnel³¹. Les stratégies identitaires mises en place pour accéder à ce nouveau statut peuvent être nombreuses et attester l'adoption d'une « identité-alibi » (cette dernière serait alors révélatrice de la détérioration antérieure d'une relation³²), en l'occurrence, suite aux mesures de rétorsion d'après-guerre prises par les autorités à l'encontre de cette communauté, telles les déportations successives en Sibérie ou dans la plaine du Bărăgan, incitant à l'opération d'un pareil déguisement censé les protéger. Rappelons également que la théorie du transfert culturel introduite par Michel Espagne souligne que ce dernier n'est pas une *importation*, mais une *réinterprétation* et *resémantisation* des anciennes entités à l'aune des nouveaux vecteurs, qui pourraient être, dans ce cas précis, les Souabes danubiens épousant la langue hongroise, arborant des noms et des identités hongroises, mais préservant jalousement des repères identitaires religieux, culturels ou traditionnels souabes.

Nous remarquons la reproduction des mêmes représentations sociales hétéro-attribuées rencontrées au début de cet extrait, représentations sociales des autres minorités à l'égard de la communauté souabe – des Souabes « estimés pour leur rigueur et pour leur loyauté » –, que le scripteur semble avoir adoptées et reproduites par un discours de *contamination*. Celles-ci sont réitérées par la communauté elle-même au regard de sa propre identité, par le truchement d'un cadre la représentant (« sérieux et rigueur allemande »), représentation sociale renforcée par l'adverbe modalisateur « typiquement », semblant souligner la consubstantialité exclusive de ces qualités à la communauté en question, la définissant et la distinguant spécifiquement, par un phénomène de *stéréotypie cognitive*³³ prenant ici valeur de stéréotypie ethnique.

30. — Martine Abdallah-Pretceille, *Métamorphoses de l'identité*, op. cit., p. 39.

31. — *Ibid.*, p. 44.

32. — *Ibid.*

33. — Geneviève Vinsonneau, *Mondialisation et identité culturelle*, Paris, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2012, p. 48.

La *stéréotypie cognitive*, concept issu des travaux de la sociolinguistique, consiste à distribuer mécaniquement parmi des individus des séries de clichés (rigides et résistants au changement), caractéristiques des groupes d'appartenance respectifs (âge, genre, couleur de peau, etc.).

Conclusion

Le corpus analysé dans cette contribution, bien que limité, atteste donc l'existence de réels échanges culturels entre la communauté des Souabes danubiens et le reste des communautés banataises dont elle partage l'existence, échanges incarnés en tout premier lieu par le plurilinguisme/pluriculturalisme des acteurs sociaux des différentes aires linguistiques et culturelles se côtoyant. Ce sont des échanges placés dès l'abord sous le signe de la mobilité originelle (sous-jacente aux vagues successives de colonisation lorraine) de ces communautés souabes, d'une véritable dynamique identitaire, et générés par une logique d'ouverture inhérente à l'espace culturel banatais. Ils reposent, selon nous, sur une démarche résolument empathique des communautés co-existantes dans cet espace, que la presse roumaine post-totalitaire (de langue roumaine) s'évertue à explorer depuis maintenant plus d'un quart de siècle de liberté d'expression. Le traitement médiatique évoqué est également révélateur de la toute nouvelle faculté de la récente presse écrite roumaine d'infléchir et d'ouvrir la voie à l'avènement de nouveaux paradigmes mentaux, relationnels et comportementaux au sein de la société roumaine post-totalitaire.

